Antoine de Vienne Plancy ou un feuilleton de la langue universelle dans la France du XVII^e siècle

Fabien Simon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/1956>

DOI : 10.4000/elh.1956

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2019

Pagination : 127-137

ISBN : 978-2-271-12967-3

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Fabien Simon, « Antoine de Vienne Plancy ou un feuilleton de la langue universelle dans la France du XVII^e siècle », *Écrire l'histoire* [En ligne], 19 | 2019, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 16 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/elh/1956> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.1956>

Antoine de Vienne Plancy ou un feuillet de la langue universelle dans la France du xvii^e siècle

« & que c'estoit la veritable Ecriture de l'esprit, puis qu'elle signifioit immediatement, tout ce qu'il estoit capable de concevoir. » Ainsi se conclut, ou presque, en juillet 1685, après plusieurs centaines de feuillets noircis, le traité sur la langue universelle d'Antoine de Vienne Plancy. De l'auteur, on ne sait à peu près rien si ce n'est qu'il fut « sieur de Fau et de Plancy », comme il le revendique et défend¹, signant ses lettres depuis « Fau-Cleranton », en Champagne. Son projet est paru dans l'*Extraordinaire du Mercure*, supplément in-12 du *Mercure galant* imprimé tous les trois mois entre 1678 et 1685, sous la forme d'un véritable feuillet de la langue universelle, tenant ses lecteurs en haleine pendant plusieurs années. Il naît au tome 14, en avril 1681, et se clôt au tome 32, en octobre 1685, au terme de dix numéros, quatre années et 476 pages². Sa langue « mathématique », décrite, fragment après fragment,

relativement en détail, est un texte pourtant assez méconnu³.

L'objet de cet article est donc une étude de cas, laissant autant que faire se pourra la parole à Vienne Plancy. Il s'agira de suivre la pensée d'un auteur en la replaçant dans son contexte, tout en n'ayant donc quasiment aucune information précise sur lui : ses productions imprimées seules, leur insertion dans un journal, permettront de tenter de comprendre l'intérêt et les enjeux de son labeur de longue haleine sur la langue ; un aperçu de cinq années de la vie d'un petit inventeur linguistique français. À partir de ce cas de projet, dans lequel on verra que l'auteur prend position dans un champ plus vaste, européen, de concepteurs de langues universelles, nous souhaitons aborder le travail savant, bien que conçu dans le cadre d'un périodique « galant », de celui qui n'est pas qu'un simple « fou du langage⁴ ».

Merveilles linguistiques et secret de la langue universelle

Je ne puis pourtant m'empescher d'adjoûter par avance, aux avantages de cette Langue dont je vous entre-tins l'année derniere, qu'on luy verra exprimer par des seules paroles d'une médiocre étenduë, jusqu'à dix & à quinze mots de la nostre, & mesme au dela, non pas obscurement, comme un mot Grec ou Latin peut signifier une phrase François, mais en les renfermant tous distinctement, comme une syllabe enferme les lettres qui la composent. Vous aurez peut-estre de la peine à le croire, vous aurez neantmoins le plaisir de le voir. Cette merveille estoit reservée à la Langue Universelle, & n'occupoit pas indignement le loisir des subtiles Explications d'Enigmes. Vous pouvez, Monsieur, les inviter à la pénétration de ce Mystere... (t. 19)

Dans le numéro de l'*Extraordinaire* de juillet 1682, après trois premières livraisons déjà, Vienne Plancy décrit sa langue comme une « merveille », un « mystère » qu'il va continuer à dévoiler. Ces termes inscrivent sa quête dans le registre de la curiosité comme moteur du savoir, de l'investigation de la Nature⁵. En témoigne une autre des lettres de Vienne Plancy, datée du 1^{er} octobre 1681 et publiée dans le *Mercure galant* : il y aborde les cas d'œufs « prodigieux », sur lesquels diverses sortes d'écritures ou de motifs sont apparues, plutôt « effet de la Nature » qu'« adresse de l'Art⁶ ». Le cas central autour duquel tourne la missive est celui d'un « œuf de poule » vu à Barsur-Seine, « ville de [s]on voisinage », sur lequel est apparue une figure en forme

de soleil : « J'ai vu cest œuf chez Mr. de Bourbonne, Procureur du Roy en cette Ville, Homme curieux & de mérite. » Le contexte est capital puisque la dimension autoptique du témoignage de Plancy est un argument majeur, de même que l'est l'autorité de l'instigateur de l'« expérience », M. de Bourbonne, que sa qualité place au-dessus de tout soupçon de charlatanisme. L'auteur lit finalement dans cet œuf un présage de la domination du monde (évoqué par la forme de l'œuf) par Louis XIV (représenté évidemment par le soleil), mais invite à « consulter les Explicateurs d'Enigmes & de Chifres sur cette Enigme, ou ce Chifre de la Nature⁷ ». Qu'il s'intéresse à cet œuf extraordinaire, à l'éventualité de la survie de Jeanne d'Arc au bûcher⁸ ou à la langue universelle, Plancy s'engage dans une *venatio*, une chasse aux secrets de la Nature⁹. Cette dernière peut être « chiffrée », écrite en langue cryptée, invitant donc à être interprétée, décodée : « vous aurez bien-tost l'Explication de ce nouveau mystere », concluait-il le numéro de janvier 1682 (t. 17), le troisième sur sa merveille linguistique. Elle-même un secret, elle permettra de lire plus aisément ceux de la Nature.

Son traité par épisodes est régulièrement alimenté par des anecdotes ; elles sont des lieux communs, au sens humaniste du terme, des *topoi* partagés, comme autant d'étapes nécessaires à l'élaboration des textes. Ainsi, le tome 31 débute par un long développement sur une rareté linguistique : le cas d'un certain Guillaume Bellenden, Écossais devenu ecclésiastique en France, frappé

à soixante-dix-sept ans d'une fièvre ayant entraîné une « Paralysie sur la langue » ; lorsqu'il en récupéra l'usage, « voicy la merveille. [...] il parla une Langue inconnuë à toute le monde ». Nouvelle occasion pour Vienne Plancy d'un appel aux « Curieux de la Medecine ou de l'Histoire » qui « pourront encore [l]'éclaircir [...] s'il y a des exemples d'une pareille aventure », l'anecdote est aussi tissée avec un topos linguistique, celui de l'expérience de Psammétique I^{er} rapportée par Hérodote (*Histoires*, II, 2) : le pharaon, ayant fait élever deux enfants par un berger qui avait reçu l'ordre de ne pas leur parler et hors de tout contact avec d'autres personnes, s'aperçut que leur premier mot fut *becos*, « pain » en langue phrygienne, dès lors considérée comme la première de l'humanité. L'histoire est rapportée dans *l'Extraordinaire* pour constater simplement que Bellenden ne parlait ni phrygien, ni hébreu, ni quelque autre langue connue, comme Plancy le détermina lui-même pour avoir eu une conversation avec lui – la dimension autoptique étant mise en avant de nouveau.

Une autre caractéristique du traité par fragments sur la langue est le passage obligé – partagé avec des textes similaires – de la comparaison avec des langues existantes pour évaluer l'efficacité de l'invention. Ainsi, le « stile » de sa langue, devant répondre nécessairement à un idéal de netteté et de clarté, doit « suivre ce qui est le plus naturel. La langue Hebraïque, la nostre, & nos voisines, approchent le plus de cette perfection » (t. 16). L'hébreu, possible langue mère selon de nombreux humanistes, est un parangon auquel mesurer la langue créée. Plus originale est la comparaison avec la langue franque méditerranéenne

(t. 19), mais qui cède rapidement la place à l'autre modèle majeur outre l'hébreu : le chinois.

D'abord les Caracteres de la Chine se présenterent à mon esprit, comme les veritables Caracteres de l'Ecriture universelle, & je m'étonnay qu'ils n'eussent pas cours par toute la Terre pour le commerce des Nations, puis qu'ils signifient immédiatement les pensées ; mais je jugeay bientost que la peine qu'il y avoit à les former & à les reconnoistre, estoit sans-doute la cause que leur usage s'estoit borné au Païs de ceux qui les avoient inventez, & qui en avoient fait un Art tres-pénible ; [...] tous les Caracteres sont si embarrassez, qu'ils semblent autant de Labyrinthes. (t. 14)

S'appuyant sur une bibliothèque missionnaire consacrée à la Chine, mobilisée, de première ou de seconde main, par bien d'autres lettrés du xvii^e siècle, Vienne Plancy mentionne Martino Martini, Alvarez Semedo ou encore le père « Gonzales de Mandore » (en fait Gonzalez de Mendoza¹⁰). Il tire de ces lectures plusieurs enseignements sur le chinois : 1. son ancienneté, et donc sa proximité, initiale du moins, avec « l'Ecriture des premiers Hommes », où « les caracteres ne dépendoient point des paroles, & exprimoient immédiatement les pensées », ce dont témoignent les obélisques égyptiens et les « anciens livres de la Chine » (t. 19) ; 2. sa brièveté : « ce que nous disons par ces quatre phrases, prendre à pleine main ou à main ouverte, prendre à main serrée, prendre avec tous les doigts, & prendre avec deux doigts, elle le dit encore par ces quatre paroles, *tuè*, *chua*, *tzò*, & *nien* » (t. 17) ; 3. son caractère transnational :

[Les caractères] ne sont pas seulement en usage à la Chine, ils ont encor cours au Japon, au Tunquim, à la Cochinchine, chez les Techien, à Sumatre, & aux autres Païs voisins, & tous ces Peuples communiquent par écrit avec les Chinois, par le moyen de leurs Caracteres, sans entendre la Langue les uns des autres. (t. 16)

Pourtant, du fait de la difficulté de son écriture, Vienne Plancy exclut d'y recourir.

Que propose-t-il alors ? Quelle forme sa langue prend-elle ? Le secret en est dévoilé dans ce même numéro d'octobre 1681, soit l'emploi de signes « qui ont cours parmy tant de Nations, qu'on peut dire que leur connoissance est déjà universelle », c'est-à-dire les « Chiffres Arabiques », jugeant « qu'il en estoit de ce Secret, comme de certaines choses qu'on cherche, qu'on ne voit pas, & qui ne laissent pas, pour ainsi dire, de crever les yeux » (t. 16). La forme de l'écriture est donc arrêtée. Viennent ensuite, au fil des numéros, de très longs développements sur son fonctionnement précis, sur la volonté de Plancy d'en faire une langue où chaque caractère « signifie un mot entier, ce qui n'est pas commun » (t. 14), une langue dont les fondations reposent sur l'élaboration de deux dictionnaires, l'un pour l'écrire ou la parler, ou « dictionnaire d'instruction », l'autre pour la déchiffrer, ou « dictionnaire d'interprétation » (t. 17). Au-delà de la forme même de la langue, son esprit se veut mathématique. Cela n'est pas sans lien avec l'une de ses sources d'inspiration :

Un de mes Amis qui me rendit visite en ce temps-là, sachant ce que je méditois, me dit qu'il avoit veu un Livre où

L'Auteur s'expliquoit par *Ieroglyphes intelligibles en toute sorte de Langues*, & que c'estoit le cours des Mathématiques d'Herigone. Je luy demandai si ces Ieroglyphes n'estoient point semblables à ceux des anciens Sages d'Egypte, qu'il n'appartenoit qu'aux Peintres & aux Sculpteurs de représenter, & qu'aux Devins d'expliquer. Il ne l'avoit pas examiné. Il le tira du Cabinet d'un de ses Parens, et me l'envoya. Je vis ce livre. (t. 14)

L'auteur exprime dans ce passage sa dette envers le professeur de mathématiques Pierre Hérigone (1577-1643) et son *Cursus mathematicus*, paru à Paris en 1634-1637, qui, dans la partie consacrée à l'« algèbre », justifiait l'emploi de symboles, appelés « notes », conduisant à « une nouvelle méthode de faire les demonstrations, briefve & intelligible sans l'usage d'aucune langue¹¹ ». Si Vienne Plancy rejette finalement ces signes mathématiques, jugés trop complexes, il retient de sa lecture le principe de la simplicité et de la brièveté de la langue, idéalement transparente. Il bâtit donc son idiome comme une langue algébrique, grâce à un dictionnaire numéroté. Les mots portent chacun un numéro, appelé « chiffre primitif ». Il leur ajoute ensuite des « distinctions particulieres, & c'est en quoy consiste l'un des grands secrets de [son] Ecriture » : les « chiffres auxiliaires ». Un signe intercalé entre les deux types de chiffres fait évoluer la signification des premiers :

J'ay besoin d'employer par exemple, *Divinité*, Dieu, ou Déesse, au nominatif, ou au génitif ; j'écris son chiffre primitif, qui est 13 ; puis je mets l'apostrophe apres ce chiffre, & j'adjoûte en suite le

chiffre auxiliaire 1, qui est la marque du nominatif ; ou le chiffre auxiliaire 2, qui est celle du génitif ; & il en résulte un caractère fait de la sorte, 13'1, qui signifie ce nom au nominatif, ou *la Divinité* ; ou bien un autre fait ainsi, 13'2, qui signifie le même nom au génitif, ou *de la Divinité*. (t. 19)

En ce qui concerne les conjugaisons, c'est un point qui introduit la flexion. Ainsi, si 100.10 veut dire *aimer*, 100.11 signifie *j'aime*... Le système se double ensuite d'une forme oralisée, que l'auteur expose ultérieurement dans ses « Règles à observer dans le chanment [*sic*] de la première Ecriture numérique en littérale » : 113'1 (*sic*), qui est mis pour « Divinité, Dieu ou déesse »,

se change en *bebeda* ou *bebda* (t. 31). Le « petit échantillon » de la langue est tiré, là comme dans bien des projets similaires, du « Texte sacré » : « dans le commencement Dieu créa le Ciel & la Terre », transcrit en « 19 3'5 10511-05, 104'1 1041^116 3'4 201'4, 18 3'4 251'4 » (t. 20), puis, trois ans plus tard, et renvoyant à cette première version numérique (« vous les pouvez voir dans le XX. Extraordinaire page 284 »), en version « littérale » : *boyt du benembebru benga bengebalzoû do fenbo, beût do fembo* (t. 30). Dès janvier 1682, Vienne Plancy affirmait, péremptoire, que son dictionnaire était « digne d'estre reçu de toutes les Nations, puis qu'il est pour elles un Livre de Science, aussi-bien que d'Ecriture & de Langue » (t. 17).

Un mélange des genres : l'*Extraordinaire du Mercure*, périodique savant ?

L'ambition de Vienne Plancy est indéniablement affichée par l'emploi de cette dernière expression : il se veut l'auteur d'un « livre savant » ; et, concluant son développement d'octobre 1682, il indiquait, pour conduire le lecteur à l'article suivant : « Il est temps que les choses utiles fassent place aux divertissantes » (t. 20). Or l'apparente contradiction de cette formule où l'utile cohabite avec le futile, et plus encore celle qui consiste à faire paraître, par épisodes, un traité scientifique dans une revue « mondaine », sont en fait totalement assumées et par l'auteur, et par le périodique dans lequel son texte prend place. Ils ne sont eux-mêmes que des expressions de la grande perméabilité entre le savant et le littéraire,

de l'indistinction des genres caractéristique de la période. L'*Extraordinaire du Mercure*, fondé par Jean Donneau de Visé (1638-1710), se présente comme un kaléidoscope de textes de nature très diverse : lettres (feintes souvent), pièces galantes, poèmes, gravures de mode ou « plusieurs autres pièces curieuses », suivant le portrait donné en 1678 par son créateur¹². Vienne Plancy le décrit, lui, comme des « Parterres embellis de toutes sortes de fleurs » (t. 16). Le ton était donné dès le tome 14, puisque sa lettre sur « le secret d'une écriture universelle » était nommée « énigme » et succédait dans le périodique à l'explication d'un « chiffre », jeu, à la manière des rébus, à destination des lecteurs dont

la participation avait été sollicitée au numéro précédent. À l'amusement des curieux succède donc un autre type de « secret », dont l'exposé débute, sorte de transition, par la référence aux travaux de l'auteur sur Vigenère et Trithème, figures tutélaires de la cryptographie du xvi^e siècle. Le lieu et le mode de publication sont explicitement revendiqués par l'auteur ; il fait paraître un « livre de sciences », mais dont la forme-article et la dimension feuilletonnante sont pleinement endossées :

le nombre effroyable d'Autheurs qui ne font que copier, ce que d'autres ont écrit, & que si l'on retranchoit des Livres les repetitions qu'on y trouve, il n'y a point de si grandes Bibliothèques qui ne fussent reduites à l'étendue d'un mediocre Cabinet. [...] Cet abus néanmoins a esté excusable en quelque façon par le passé, [...] chacun travaillant pour soy ; mais présentement, Monsieur, que vous avez conçu le noble dessein d'estre utile à tout le monde, & de publier par vos Mercurès, toutes les découvertes qu'on voudra vous confier, soit qu'elles regardent les Arts, soit les Sciences, soit la Galanterie, il n'y a plus d'excuse pour l'abus dont j'ay parlé, & tous ceux qui s'aviseront desormais de composer de grands Volumes, où il ne leur appartiendra qu'un petit nombre de pages, mériteront d'estre censurés par les Critiques, traitez comme la Corneille d'Esopé, & exclus pour jamais des Bibliothèques.

Si l'appel à la concision ne manque pas de saveur lorsque l'on constate que le traité de Vienne Plancy rassemble finalement près de 500 pages, le recours au périodique comme œuvre « collective »

est explicité par l'auteur. Ainsi, l'inter-textualité joue à plein : entre les différentes livraisons du traité sur la langue universelle déjà, mais également entre articles différents du journal, signés d'autres mains que de la sienne, auxquels Plancy fait référence. L'une de ces mentions confirme d'ailleurs le mélange des genres et des disciplines (aucunement formalisées en tant que telles encore) que l'*Extraordinaire* renferme dans ses pages. Lorsque, au tome 30, il évoque la dimension universelle des « chiffres indiens », auxquels il a donné une « nouvelle signification » avec son projet facilitant la « communication des Nations », Plancy écrit :

Car enfin, Monsieur, le grand & le facile service qu'on en peut tirer, doit faire avouer aux plus opiniâtres, que les Peuples qui écrivent à la Chinoise, & les Chinois mesmes qui font tant les sages, ne le seroient gueres s'ils en avoient la connoissance, & qu'ils en refusassent l'usage. Je priois volontiers, par vostre entremise, le sçavant M^r Comiers d'en faire l'ouverture au jeune Chinois, qui est le sujet de sa Lettre inserée dans vostre Mercure de Septembre dernier, si cét Etranger est encore à Paris [...].

Claude Comiers (?-1693) également, petit savant – plus explicitement encore que Vienne Plancy, sur le parcours de qui on sait trop peu de chose –, inonde l'*Extraordinaire* « mon-dain » de ses publications, au même titre que bien d'autres périodiques de la période (*Journal des nouvelles découvertes...*). Prévôt de Ternant (à proximité de Lyon), Comiers est un expérimentateur patenté, spécialiste de la « vulgarisation d'une physique de salon »

(Jean-Pierre Vittu¹³). Il publie notamment, dans *l'Extraordinaire*, un *Traité des lunettes*, illustré de planches et étalé sur près de 1000 pages, entre 1682 et 1685. Or l'on retrouve bien dans le tome 11 du *Mercurie galant* de septembre 1684 (p. 210-224) sa lettre évoquant le séjour à Paris du jésuite Philippe Couplet qui, accompagné du converti chinois Shen Fuzong (vers 1658-1691), sillonna l'Europe des Pays-Bas à Lisbonne en passant par Paris, Rome et Londres. « Le jeune chinois a bien voulu m'apprendre à écrire », note Comiers – qui a donc, en compagnie de son ami M. Hubin, « émailleur du Roi » et expérimentateur, rencontré Shen –, avant d'entamer un développement sur la langue chinoise où sont repris les attendus de son évocation sur le nombre de caractères, l'accent... Outre la volonté de Plancy d'informer « la Chine », par l'intermédiaire de

Comiers et de ses réseaux, d'un projet qui a été inspiré pour partie par le chinois, sorte de retour à l'envoyeur, la lettre de ce dernier a donc pu également apporter un complément d'informations sur la langue orientale. Son auteur la republie d'ailleurs dans un ouvrage rassemblant d'autres textes, selon un procédé commun de transfert du périodique au volume imprimé, dans un *Traité de la parole, langues et écritures...* (Bruxelles, J. Léonard, 1691), en grande partie consacré à la cryptographie.

Or c'était dans le *Mercurie* encore, « d'Avril 1682 », que Plancy glanait des informations (sa mission à Constantinople, sa maîtrise de « l'Arménien vulgaire »...) sur un autre personnage auquel il s'était intéressé, Pierre Besnier, auteur de *La Réunion des langues, ou De l'art de les apprendre toutes par une seule* (Paris, S. Mabre-Cramoisy, 1674).

Écrire une histoire immédiate des projets de langue universelle : (ré)inventer une langue

Ce dernier ouvrage lui avait été conseillé par un de ses amis, un certain « Mr. No », qui lui fait parvenir des informations sur un autre opus, tout à fait capital dans le cadre de ses recherches linguistiques :

[Monsieur No] me mande qu'il luy est tombé entre les mains un Livre d'une seconde édition imprimé à Francfort en 1680. sans nom d'Auteur, intitulé *Historia orbis terrarum Geographica & Civilis, in qua de variis hujus & superioris seculi negotis* dont il croit me faire plaisir de s'entretenir avec moy. Il me donne

donc que cet Auteur inconnu témoigne que les plus curieux d'entre les Anglois ont cherché le secret de l'écriture Universelle avec grand soin & avec peu de succès ; qu'à Londres en 1661. il y parut un *Traité* sur ce sujet sous le titre d'*Ars signorum, seu character Universalis, & lexikon Grammatico-Philosophicum Georgii d'Algarno* ; mais que cette methode tient trop du Pedant, pour estre receuë dans le monde ; qu'un nommé François de Lodvvik de Londres produisit ensuite quelque chose de semblable ; mais que son Ouvrage a esté si fort négligé, que cela montre assez que l'Authheur n'est

pas arrivé au but qu'il se proposoit, & que le Docte Jean Vvilkins a essayé aussi les forces de son admirable esprit sur cette matiere ; mais que son travail n'a pas eu l'approbation qu'il en attendoit. (t. 32)

Par l'intermédiaire d'une compilation allemande les évoquant, elle-même résumée par un membre de son réseau de sociabilité, Plancy est finalement informé, en 1685 seulement, des projets de langue universelle anglais contemporains. L'accès aux livres passe parfois, surtout à Fau-Cleranton, par des détours épistolaires. Plancy reprend à son compte presque mot pour mot, et donc copiées par son ami sans doute, les conclusions de celui qui est en fait l'auteur de ce *digest* : le théologien, historien et professeur à l'université de Francfort-sur-l'Oder Johann Christoph Bekmann (1641-1717), chez qui on retrouve le passage, en latin¹⁴. Au tome 32 de l'*Extraordinaire* toujours, Plancy indiquait qu'une autre connaissance l'avait informé sur la *Technitata* [*sic* ; en fait *Technica*] *curiosa, sive mirabilia artis* de Kaspar Schott (Nuremberg, sumpt. J. A. Endteri et Wolfgangi junioris haeredum, 1664), dans laquelle était fait mention des projets d'écriture universelle d'Athanasius Kircher et de Johann Joachim Becher. Si les langues de Besnier, Dalgarno, Lodwick ou Wilkins¹⁵ sont toutes balayées d'un revers de main puisque Plancy ne s'est pas réellement penché sur elles, deux grands enseignements peuvent néanmoins être tirés de ce passage. D'une part, tout semble partir de ou revenir à des livres, des bibliothèques, nécessaires à l'écriture ; toute une toile de citations, de références, de résumés, se trame autour du traité par

fragments de Vienne Plancy. En effet, dès son premier numéro, il indiquait que l'idée de cette écriture universelle avait germé dans son esprit à la lecture de *La Science universelle* de Sorel, car « ce n'est rien de lire, si l'on ne fait des réflexions sur ce qu'on a lû » (t. 14), appliquant ainsi le programme de Sorel lui-même : « & qu'il faut laisser au soin des Curieux, la maniere de les mettre en pratique, parce que les esprits des Hommes languiroient de paresse, s'ils trouvoient toutes choses inventées & accomplies¹⁶. » Parti d'un ouvrage, le projet se conclut sur des ouvrages, mais que Plancy cette fois-ci n'a pas pu consulter et qu'il invite Donneau de Visé, et le lecteur à travers lui, à aller lire,

pour vous rendre juge du differend dont je viens de parler. Il s'agit de voir Schott, Becher, Kircher, & les Anglois de l'Histoire Geographique ; vous estes au Pays de Bibliothèques publiques & particulieres, il vous est aisé de trouver ces Auteurs. Ayez donc la bonté, s'il vous plaist, de passer les yeux dessus à vostre loisir, & de prononcer ensuite ce que vous penserez de leurs methodes & de la mienne, puisque la comparaison est le seul avantage qui me reste. (t. 32)

Et c'est là le deuxième enseignement que l'on peut tirer du passage : les auteurs se mesurent les uns aux autres, évoquent ou connaissent les projets les uns des autres et prennent position à l'intérieur de cette province de la République des Lettres, mobilisée, ici à travers un organe comme l'*Extraordinaire du Mercure*, dans la quête d'une langue universelle. Si Vienne Plancy avoue, ou feint d'avouer, d'abord sa surprise à la découverte de l'existence d'autres

projets (« divers Auteurs avoient trouvé & publié ce grand Secret, plusieurs années avant qu'il m'entrast dans l'esprit »), voire sa déception (« j'y trouve une grande diminution à la joye que me donnoit la creance que j'avois d'estre le premier Inventeur de ce que je me vois contraint d'attribuer à d'autres »), il convient finalement qu'inventer est toujours réarranger, reconfigurer, *réinventer* en somme :

que la disposition des choses ne soit presque toujours nouvelle, bien que les choses ne le soient pas, à cause que cette disposition se peut donner d'un nombre infiny de façons, veu le nombre infiny de circonstances qui la forment. (t. 32)

Le projet de Vienne Plancy est donc bien une invention, celle d'une langue/écriture, dans laquelle on retrouve une rhétorique associée, explicitant, ou biaisant parfois, « un processus nourri d'emprunts, d'analogies et de circulations multiples¹⁷ ». L'auteur pourrait être ainsi

associé à la catégorie des « hommes à projets », à la manière des *projectors* anglais du cercle de Samuel Hartlib quelques décennies plus tôt¹⁸ : lui-même qualifie d'ailleurs à plusieurs reprises son texte de « projet » (t. 22) et évoque l'ébauche comme un « premier *Plan* de l'Ecriture » (t. 31). Au tome précédent, il bouclait en quelque sorte la boucle en invitant les lecteurs à être des continuateurs, comme lui-même l'avait été avec Sorel, pour le « bien public », et grâce à un éventuel financement de la monarchie, qu'il appelle de ses vœux :

Il me suffit d'en avoir tracé le plan, il faut laisser quelque chose à faire aux autres, comme dit Sorel, dans l'endroit de sa Science universelle, où il traite de ce grand secret. L'utilité de l'Ouvrage y doit porter les interessez dans le Commerce, & la Chambre Royale qui prend tant de soin d'étendre le nostre par toute la terre, peut l'ordonner à quelqu'un d'eux, avec la récompense qui luy en sera deuë. (t. 30)

Conclusion

L'histoire ici contée est, *in fine*, celle d'un projet inachevé : Antoine de Vienne Plancy propose encore au tome 32 de « differer au quinziesme d'Avril à [...] donner l'entier accomplissement de [s]on Ouvrage » ; le périodique disparaît pourtant avec ce tome, remplacé par la suite par d'autres suppléments du *Mercur*e. Avec lui semble aussi disparaître l'auteur, dont *a priori* on perd définitivement la trace, son appel à prolongation de son invention n'ayant pas trouvé d'écho.

Cet aperçu, sur cinq années, d'une œuvre fragmentée et, à travers elle, de bribes de la vie d'un petit noble de Champagne permet néanmoins d'ajouter une voix au concert des « inventeurs » de langues universelles du xvii^e siècle, et de souligner la dimension véritablement européenne de la circulation de ces projets : un inventeur français prenait ici connaissance des projets anglais grâce à un ouvrage allemand rédigé en latin. Il vient en tout cas s'ajouter à la liste de ses ancêtres

proches ou de ses contemporains, petits « *language planners* » français, collectif uni, y compris diachroniquement par citations entrelacées, parmi lesquels Jean Douet, Le Maire et des Vallées

(qu'évoquait Sorel), François Colletet ou encore Philippe Labbé ; et ce, en proposant, parmi eux, le projet, une fois tous les morceaux rassemblés, le plus détaillé sans doute.

Notes

- 1 Antoine de VIENNE PLANCY, *Lettre écrite au sujet de l'insulte faite à son père, François de Vienne, dont on contestait la noblesse dans l'assemblée des nobles tenue à Bar-sur-Seine, le 9 août 1651* [BNF Richelieu, Ms. Clairambault-1109, f° 368].
- 2 Voici les dix tomes concernés : t. 14, avr. 1681, p. 333-348 ; t. 16, oct. 1681, p. 276-330 ; t. 17, janv. 1682, p. 257-327 ; t. 19, juil. 1682, p. 273-330 ; t. 20, oct. 1682, p. 212-285 ; t. 22, avr. 1683, p. 133-184 ; t. 23, juil. 1683, p. 225-257 ; t. 30, avr. 1685, p. 204-231 ; t. 31, juil. 1685, p. 119-122 et 124-182 ; t. 32, oct. 1685, p. 110-146. Nous avons consulté un certain nombre de ces numéros à la BNF, mais il en existe maintenant une transcription intégrale disponible sur le site de l'Observatoire de la vie littéraire <<http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mercure-galant/>>. Les pages précises ne sont malheureusement pas indiquées au fil du texte, mais les citations données dans le présent article avec l'indication du tome pourront y être facilement localisées.
- 3 Par exemple, Umberto Eco (*La Recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*, trad. de l'italien par Jean-Paul Manganaro, Seuil, 1994) n'en fait pas état, et James KNOWLSON (*Universal Language Schemes in England and France (1600-1800)*, University of Toronto Press, 1975) le fait certes figurer dans la bibliographie finale de son ouvrage, mais ne l'aborde quasiment pas dans le corps du texte. D'ailleurs, certains numéros du périodique sont absents des références bibliographiques. C'est donc aussi le cas dans la très brève notice consacrée à Plancy par Paolo ALBANI et Berlinghiero BUONARROTI dans leur *Dictionnaire des langues imaginaires* (trad. de l'italien par Egidio Festa, avec la collab. de Marie-France Adaglio, Les Belles Lettres, 2001, p. 513), qui semble s'appuyer exclusivement sur Knowlson.
- 4 Marina YAGUELLO, *Les Fous du langage. Des langues imaginaires et de leurs inventeurs*, Seuil, 1984.
- 5 Voir par exemple Nicole JACQUES-CHAQUIN, Sophie HOUDARD (dir.), *Curiosité et libido sciendi de la Renaissance aux Lumières*, ENS Éd., 1998, 2 vol.
- 6 *Mercure galant*, oct. 1681, p. 95-101.
- 7 *Ibid.*, p. 99.
- 8 *Ibid.*, janv. 1684, p. 41-67.
- 9 William EAMON, *Science and the Secrets of Nature. Books of Secrets in Medieval and Early Modern Culture*, Princeton University Press, 1994.
- 10 Des textes des deux premiers auteurs sont par exemple rassemblés dans une édition lyonnaise de 1667 : Alvarez SEMEDO, *Histoire universelle de la Chine, par le P. Alvarez Semedo, ... avec l'Histoire de la guerre des Tartares contenant les révolutions arrivées en ce grand royaume depuis quarante ans, par le P. Martin Martini. Traduites nouvellement en français*, Lyon, H. Prost, 1667 ; et, pour le dernier auteur, pour la première version française : Juan GONZÁLEZ DE MENDOZA, *Histoire du grand royaume de la Chine situé aux Indes orientales...*, Paris, J. Périer, 1588.
- 11 Pierre HÉRIGONE, *Cursus mathematicus, nova, brevi et clara methodo demonstratus...* / *Cours mathématique, démontré d'une nouvelle, briefve, et claire methode...*, Paris, l'auteur, 1634-1637, vol. 1, « Au lecteur ».
- 12 Monique VINCENT, « Extraordinaire du *Mercure galant* (1678-1685) », *Dictionnaire des journaux (1600-1789)* [en ligne], <<http://dictionnaire-journaux.gazettes18e.fr/journal/0927-extra-ordinaire-du-mercure-galant>>; *Id.*, *Mercure galant, Extraordinaire, Affaires du temps. Table analytique contenant l'inventaire de tous les articles publiés (1672-1710)*, H. Champion, 1998.
- 13 Voir Jean-Pierre VITTO, « Claude Comiers », *Dictionnaire des journalistes (1600-1789)* [en ligne],

<<http://dictionnaire-journalistes.gazettes18e.fr/journaliste/189-claude-comiers>>.

- 14 Johann Christoph BEKMANN, *Historia orbis terrarum geographica et civilis, de variis negociis nostri potissimum et superioris seculi, aliisque rebus selectioribus*, Francfort-sur-l'Oder, sumptibus heredum J. W. Fincelii, 1680, p. 390-393.
- 15 Sur plusieurs de ces projets, voir par exemple Fabien SIMON, « Language as “universal truchman”: translating the Republic of Letters in the 17th Century », dans Niall HODSON, Sietske FRANSSEN, Karl ENENKEL (dir.), *Translating Early Modern Science*, Leyde, Brill, 2017, chap. 12, p. 308-340.
- 16 Le passage cité par Plancy peut être retrouvé dans Charles SOREL, *La Science universelle*. Tome quatriesme. De l'Usage des Idées, ou de l'origine des Sciences & des Arts, & de leur Enchaînement. Du Langage, de l'Escriture, & des Chiffres, Paris, M. Bobin et N. Le Gras, 1668, chap. 7, p. 122-125.
- 17 Liliane HILAIRE-PÉREZ, Marie THÉBAUD-SORGER, « Inventer », dans Liliane HILAIRE-PÉREZ, Fabien SIMON, Marie THÉBAUD-SORGER (dir.), *L'Europe des sciences et des techniques (xv^e-xviii^e siècles). Un dialogue des savoirs*, PUR, 2016, p. 33-39, p. 34.
- 18 Voir Frédéric GRABER, Martin GIRAudeau (dir.), *Les Projets. Une histoire politique (xvi^e-xx^e siècles)*, Presse des Mines, 2018 ; et Koji YAMAMOTO, « Reformation and the Distrust of the Projector in the Hartlib Circle », *Historical Journal*, vol. 55, n° 2, 2012, p. 375-397.